# Théâtre Français. *Le Misanthrope*.

Mlle Mézeray, après une longue absence, rentrait par le rôle de Célimène ; Lafond faisait son quatrième début dans *Le Misanthrope*: voilà ce qui avait attiré la foule. Il est heureux du moins que des circonstances particulières procurent à nos anciens chefs-d'œuvre des spectateurs qu'ils ne pourraient obtenir par leur seul mérite. J'ai souvent parlé du *Misanthrope*; mais il y a toujours quelque chose à dire sur un ouvrage aussi profond : *On a peine à quitter cette admirable pièce*, dit Rousseau de Genève, *quand on commence de s'en occuper*; et plus en y songe, plus *on y découvre de beautés*. Si le philosophe genevois, même en faisant la critique du *Misanthrope*, trouvait tant de quoi admirer, j'en dois trouver encore davantage, moi qui crois avoir mieux saisi que Jean-Jacques le véritable esprit de la pièce et le but de l'auteur.

Nous voyons par le rôle d'Oronte, que beaucoup de gens à la cour, beaucoup d'homme de qualité, avaient alors la ridicule manie de faire des vers, de les montrer partout, et d'ambitionner le titre d'auteur. Cette manie est devenue beaucoup plus fréquente dans le dix-huitième siècle ; et, grâce aux progrès des lumières, le titre d'auteur, souvent ridicule sous Louis xiv, a été regardé dans les derniers temps de la monarchie, comme un titre d'honneur, comme un brevet de bel-esprit, quoiqu'à dire vrai un sot auteur soit beaucoup plus sot qu'un autre. Jamais il ne s'est fait un plus grand commerce de littérature et de vers, que dans la société actuelle ; la plupart des maisons sont des bureaux d'esprit : symptômes de décadence d'autant plus fâcheux que c'est par la clôture de pareils bureaux que le bon goût a commencé de s'introduire en France. Les petitesses d'Oronte, ses explications, ses préparations, toutes les façons affectées qui précèdent sa lecture, sont devenues si commune aujourd'hui, qu'elles en paraissent moins comiques : ce sont les façons de tout le monde. On ne sent point assez la beauté et le force des vers suivants ; beaucoup de gens les regardent comme barbares, et destructifs des idées libérales :

Quel besoin si pressant avez-vous de rimer,

Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer ?

Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,

Ce n'est qu'au malheureux qui compose pour vivre.

Croyez-moi, résistez à vos tentations ;

Dérobez au public ces occupations,

Et n'allez point quitter…………….

Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme ;

Pour prendre de la main d'un avide imprimeur

Celui de ridicule et misérable auteur.

C'est ce qu'on pourrait dire à tant de misérables faiseurs de tragédies, de comédies, de poèmes, etc. Il est presque impossible que les esprits se retrempent, que le bon goût renaisse, tant qu'on ne cessera pas d'être inondé d'un torrent de mauvais vers, de mauvaises pièces de théâtre, de mauvais ouvrages de toute espèce. Ce n'est pas parce qu'on ne cultive point assez les lettres que la barbarie s'introduit ; c'est parce qu'on les cultive trop, et par conséquent parce qu'on les cultive mal. Les lettres sont perdues, lorsqu'il s'établit un pacte secret entre les auteurs médiocres, une sorte de conspiration pour tromper le public, et usurper les honneurs dus au vrai talent.

Il n'y a plus aujourd'hui de coquettes comme Célimène ; ce rôle est difficile à soutenir dans le monde : la vraie coquette veut plaire à tous, et ne veut aimer personne ; elle prétend toujours subjuguer, et jamais ne se rendre. Dès qu'elle est faible pour un homme, elle perd son empire sur tous les autres : il n'a donc pu exister de coquettes que dans le siècle où la galanterie s'unissait à des mœurs sévères, où les femmes sacrifiaient tout au soin de conserver les prérogatives de leur sexe, et préféraient à de plus doux plaisirs les jouissances de l'orgueil. Nos femmes, il faut en convenir, sont devenues plus simples, plus modestes, plus naturelles : elles ne prétendent plus à l'empire ; et dans plus leurs rapports avec les hommes, elles ont mis moins de cérémonie, plus d'aisance et de franchise. Ce caractère de la coquette du *Misanthrope*, le plus beau qui existe au théâtre, est bien moins frappant aujourd'hui, parce qu'il est devenu rare dans la société. Celui de *La Coquette corrigée* est, en comparaison, extravagant, ignoble, indécent et du plus mauvais ton ; et cependant il apparaît produire plus d'effet, par la raison même qu'il a beaucoup moins d'art, de finesse et de profondeur. Ce qui le rend aussi plus intéressant, c'est la conversion de cette coquette, qui finir par devenir l'amante la plus tendre et la plus sensible ; mais cette conversion est contre toutes les règles, qui veulent qu'un caractère se soutiennent jusqu'à la fin.

Molière a donné avec raison à sa coquette un grand penchant à la raillerie et à la médisance, un esprit mordant et satirique qui prend plaisir à déchirer les absents, et n'épargne pas même ses amis ; car la malignité et la cruauté sont une partie essentielle du caractère de la coquette. Mlle Mézeray a montré dans ce rôle beaucoup d'intelligence et de finesse ; elle y a mis la noblesse convenable ; d'ailleurs, ses qualités physiques s'accordent parfaitement avec son personnage ; quoique la beauté ne soit pas un talent, c'est un avantage nécessaire pour bien représenter une coquette. On ne peut trop exhorter Mlle Mézeray à soigner son débit, à ménager sa respiration, à tirer ses sons de la poitrine, et non pas de la tête ; à ne jamais négliger la prononciation, sous prétexte de mettre plus de délicatesse ou plus de volubilité dans son accent. Mlle Mézeray a la voix très douche, très moelleuse en chantant, mais quelquefois aiguë et sèche en parlant : c'est souvent un malheur de savoir si bien chanter, pour une actrice dont le devoir habituel est de débiter.

La prude contraste admirablement avec la coquette : la conversation de ces deux femmes est un chef-d'œuvre de ce bon comique qui naît du choc des caractères. La prude et la coquette sont également hypocrites : la coquette veut avoir l'air d'aimer quoiqu'elle n'aime point ; la prude aime, mais ne veut pas avoir l'air d'aimer. Molière a marqué assez clairement, que sa prude est une femme sur le retour, mais il n'est pas moins évident que cette prude, qui a des prétentions, ne doit pas paraître âgée au point de devenir caricature ; ce qui détruit l'illusion et nuit à l'effet de la scène. Mlle Desrosiers est peut-être trop jeune pour ce rôle : Mlle Thénard ne l'est pas assez ; elle est trop négligée dans son costume ; il n'est pas vraisemblable qu'avec cet extérieur, une femme puisse se proposer d'enlever un amant à la coquette. Mlle Thénard a toute l'intelligence et la justesse que le rôle exige ; elle n'en a pas le physique.

Les deux marquis sont bons ; le Philinte n'a pas assez de noblesse ; l'Oronte est passable. Mlle Bourgoin a joué le rôle d'Eliante à la place de Mlle Mars ; elle est trop sérieuse, elle affecte l'ingénuité, et fait un peu l'Agnès : ce n'est pas là l'esprit du rôle, qui demande une légère teinte de finesse et d'enjouement ; mêlée avec la douceur et la bonté. Du reste, Mlle Bourgoin a bien débité la tirade sur l'indulgence des amants pour les défauts de leurs maîtresses : il ne lui a manqué qu'un peu plus de naturel et d'aisance. On croit que cette tirade est un fragment de la traduction que Molière avait faite de *Lucrèce*, et que nous avons perdue : si toute la traduction ressemblait à ce morceau, nous aurions fait une grande perte. Mais il est plus que probable que Molière avait entrepris un ouvrage très opposé à son talent : ce grand homme était fait pour peindre les mœurs, et non pas pour traduire en vers les sophismes d'une mauvaise physique. Si l'on en juge par son poème sur les peintures du Val-de-Grace, il est heureux pour sa gloire que sa traduction du poème de *Lucrèce* n'existe plus.

Lafond a représenté le Misanthrope de manière à prouver que ses débuts dans la comédie sont marqués par des progrès toujours nouveaux, et qu'il perfectionne un rôle chaque fois qu'il le joue. Dans ce moment il étudie le Glorieux : une grande noblesse est l'âme du personnage ; mais il faut que cette noblesse soit exagérée, que la suffisante et la vanité percent, et qu'on remarque dans les traits comme dans le maintien du Glorieux, la haute idée qu'il a de sa personne, et son profond mépris pour les autres hommes. Le Glorieux étant presque toujours contrarié par son beau-père, par son père, par sa maîtresse, par son rival, c'est dans ces moments où le caractère est vivement combattu, que la comédie soit surtout s'efforcer d'en conserver la physionomie. Le Glorieux, lors même qu'il est obligé de s'abaisser, ne doit rien perdre de sa hauteur : à travers sa colère, quand il est offensé, on doit démêler son étonnement qu'on ose manquer à un homme tel que lui ; lorsque vaincu par la nature, il tombe aux genoux de son père, il faut que l'orgueil éclate à travers l'humiliation. C'est cette lutte du caractère contre les circonstances, qui rend le Glorieux théâtral, mais en même très difficile à bien jouer.